

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Elle eut un sanglot et courba la tête sans répondre.

Le curé se tourna vers le misérable.

— Vous êtes Edouard Forestier, lui dit-il.

— Oui, je suis le mari de cette femme.

— Et vous avez été son bourreau. Pourquoi êtes-vous venu troubler la paix de cette maison ?

— J'ai le droit d'entrer partout où se trouve ma femme.

— Un mari n'a des droits que lorsqu'il a rempli ses devoirs envers sa femme.

Le misérable se sentait intimidé par le regard clair que le prêtre attachait sur lui.

— Monsieur, reprit le curé d'une voix grave, en venant seule habiter dans cette commune, votre femme s'est placée sous la protection du magistrat qui en est l'administrateur ; vous n'êtes, vous, à Salvignac, qu'un étranger, qui ne peut invoquer son titre d'époux ; car il vous eût fallu, avant de vous présenter ici, faire reconnaître les droits que vous prétendez avoir.

Seul dans cette commune, je sais que le nommé Edouard Forestier est le mari de Mme Marguerite. Je sais aussi quel homme vous êtes et je vous dis : Vous êtes entré dans cette maison comme un malfaiteur, et si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est d'en sortir immédiatement.

— Chez sa femme, un mari est chez lui, répliqua Forestier.

— Encore une fois, monsieur, vous ne pouvez pas prouver que vous êtes l'époux de Mme Marguerite, et vous devez sortir d'ici à moins que votre femme ne vous autorise à y entrer.

— Non, non ! s'écria la jeune femme. Monsieur le curé, délivrez-moi de la présence de cet homme.

— Vous avez entendu, monsieur ? dit le prêtre.

Et, de la main, il montra la porte au misérable.

Forestier se mit à rire ironiquement et ne bougea pas.

— Voilà l'homme, le voilà ! soupira la jeune femme.

Forestier lança à sa femme un regard haineux, regarda effrontément le curé et s'assit en prononçant d'une voix creuse :

— Je me trouve bien ici, j'y reste.

M. Ancelin était au comble de l'indignation ; mais n'importe comment, il fallait se débarrasser du misérable.

— Madame Marguerite, dit-il, pendant que je vais rester ici pour tenir compagnie à Monsieur, vous allez aller jusque chez M. le maire et vous le priez de venir accompagné de deux gendarmes.

Il fallait que Forestier eût véritablement peur d'avoir des démêlés avec la Justice, car il se leva brusquement et, après avoir fait quelques pas vers la porte :

— Je ne veux pas être ici la cause d'un scandale, dit-il.

Il ajouta avec ironie :

— Ce serait une trop grande douleur pour madame de faire expulser son mari par la force publique.

Sur ces mots il sortit, mais non sans avoir jeté un regard oblique du côté de la commode.

— A revoir, madame Marguerite, dit M. Ancelin ; j'espère pouvoir revenir demain.

Et il suivit Forestier, qu'il rejoignit à une vingtaine de pas de la maison.

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous avez de mieux à faire maintenant, c'est de vous éloigner au plus vite de Salvignac.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, répondit le misérable.

— Soit, monsieur ; mais je dois vous avertir que si vous êtes encore à Salvignac demain matin, vous serez arrêté.

— Sur l'ordre de qui ?

— Sur l'ordre du maire que je me ferai un devoir de prévenir.

— On n'arrête pas un voyageur sans un mandat d'amener.

— On a toujours le droit de mettre un vagabond en état d'arrestation.

— Ainsi vous, un prêtre, vous qui savez que je suis le mari de Marguerite, vous me feriez arrêter comme vagabond ?

— Pour moi, monsieur, vous n'êtes plus le mari de Mme Marguerite, et je suis sans pitié pour les misérables.

Sur ces mots, M. Ancelin s'éloigna brusquement de Forestier. Celui-ci s'enfonça dans une ruelle déserte où il disparut.

Restée seule, la jeune femme, redoutant un retour agressif, ferma soigneusement sa porte et les volets de la fenêtre, puis alla barricader une petite porte ouvrant sur le jardin. A côté de cette porte, éclairant un réduit qui servait de cellier, il y avait une étroite ouverture défendue par un barreau de fer. Marguerite ne pensa point qu'on pouvait pénétrer dans la maison par cette baie où n'avaient encore passé que les chats du voisinage.

Elle revint dans la chambre, allumant la lampe et, ayant pris les deux petites sur ses genoux, elle les couvrit de baisers en pleurant à chaudes larmes.

— Pleure plus, maman, pleure plus, disait la petite Louise, serai plus méchante, demande pardon.

— Mais, ma chérie, mon cher trésor, tu n'as pas été méchante. Et les baisers redoublaient.

— Maman, méchant l'homme, méchant, dit encore la petite.

La pauvre mère sanglotait.

— Ah ! mon cher ange, se disait-elle, puisses-tu ne jamais savoir que tu es la fille d'un pareil misérable !

Elle fit manger les enfants et les coucha. Elle n'avait pas terminé son ouvrage, mais elle n'avait plus le cœur au travail. Elle avait les jambes et les bras comme cassés. Elle resta immobile sur son siège, affaissée, anéantie, se laissant aller aux plus sombres pensées.

IV

Marguerite s'était couchée tard et avait été longtemps avant de pouvoir s'endormir ; aussi était-il près de sept heures lorsqu'elle se réveilla.

Depuis qu'elle était à Salvignac, c'était la première fois que le soleil la surprenait dans son lit.

Elle se leva, s'habilla, ouvrit les volets, mais laissa la porte fermée à double tour et verrouillée. A genoux près du berceau, les yeux fixés sur les enfants, elle pria. La prière est le refuge des âmes souffrantes qui y trouvent une consolation suprême.

La jeune femme, qui s'était sentie la veille si découragée, se trouva réconfortée ; elle n'avait plus l'esprit aussi troublé ; c'était un commencement d'apaisement.

Vers huit heures, elle vit, par la fenêtre, arriver le Dr Villarceau. Elle éprouva un nouveau et subit soulagement. Elle s'empressa d'ouvrir la porte.

Le célèbre médecin, qui devait le soir même retourner à Paris, venait faire à Marguerite la visite qu'il lui avait annoncée.

Si heureuse qu'elle fût de le revoir, elle ne put dissimuler la tristesse répandue sur ses traits et les cruelles ardoises de son âme. Elle avait encore les yeux gonflés et rougis ; le docteur devina sans peine qu'elle avait peu dormi et beaucoup pleuré.

Instinctivement il jeta les yeux sur le berceau et vit les deux petites filles, qui n'étaient pas encore réveillées. Alors, se tournant vers la jeune femme :

— Qu'avez-vous, Marguerite, que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il. Ayant peine à retenir ses larmes, elle répondit :

— Mon mari a découvert, je ne sais comment, que je m'étais réfugiée à Salvignac...

— Ah ! Et alors ?

— Hier soir il est venu ici.

— Quoi, il a été assez audacieux...

— Il a toutes les audaces, monsieur le docteur.

— Que s'est-il passé entre vous ?

— Une scène épouvantable ; le malheureux m'aurait étranglée si, venant me faire une visite, M. le curé de Salvignac n'était pas intervenu.

— Mais alors, ma pauvre enfant, vous n'êtes plus en sûreté dans cette maison isolée.

— M. l'abbé Ancelin l'a menacé du maire et des gendarmes ; il doit avoir maintenant quitté le pays.

— Il fallait le faire arrêter sur l'heure.

— Hélas ! il est le père de mon enfant !

— Oui... je comprends. Pauvre femme, pauvre mère !

— Ah ! je suis bien malheureuse !

— Je vous plains de tout mon cœur, Marguerite.

— Si je n'avais pas ma fille et cette autre innocente qui m'a été confiée...

— Que feriez-vous ?

— Je me tuerais, monsieur le docteur.

— Marguerite, dit gravement M. Villarceau, une pareille idée est indigne de vous ; il y a dans la vie de douloureuses épreuves à subir, il faut avoir la force et le courage de les supporter. Les orages passent et le calme revient. Mais vous pouvez à peine vous tenir sur vos jambes ; asseyez-vous, mon enfant.

Tous deux s'assirent, et, reprenant la parole :

— A quel propos cette scène a-t-elle éclaté entre vous ? demanda M. Villarceau.

— Je vais vous le dire, monsieur le docteur.

Et la jeune femme raconta très exactement ce qui s'était passé entre elle et son mari.

Le docteur l'écouta attentivement.

Il apprenait en même temps qu'une somme de vingt mille francs avait été remise à Marguerite pour élever l'enfant qu'on confiait à ses soins et qu'elle avait reçu un dépôt des papiers très importants.

— Tout cela est fort grave, dit-il, quand la jeune femme eut achevé en pleurant son récit ; votre mari est un homme des plus dangereux et je crains bien qu'il n'ait pas renoncé à s'emparer des billets de banque et des papiers